

Français-Philosophie, entraînement au résumé et recherche de citation en vue de la dissertation

Vous donnerez de ce texte un résumé de 100 mots ; une marge de 10% sera acceptée.

- 1. Proposez vos résumés sur la [page suivante](#), en précisant votre identité.**
- 2. Recopiez ensuite la citation choisie en guise de sujet de dissertation et proposez-en l'analyse.**

On ne vit plus au XVIII^e siècle, quand, contrairement à Voltaire et Rousseau, certains pensèrent, lors du tremblement de terre de Lisbonne, que tous ces morts faisaient partie d'un plan voulu par Dieu. Nous avons sorti la Providence, ou le Destin, de l'interprétation des catastrophes, on ne peut plus laisser le père Paneloux nous répéter, comme au début de *La Peste*, de Camus, que ce qui nous arrive est une punition ou un avertissement du Ciel à nous ressaisir. Ce réflexe réémerge, sur un mode profane, non seulement pour donner sens à ce qui nous est tombé dessus, mais aussi pour se refuser à la nécessité où la pénurie nous met de faire des choix. Assumer de trancher des dilemmes, quand on est sur la ligne de front à l'hôpital pendant cette pandémie, est une façon de refuser de valider l'aléa du destin : une tentative pour assumer une répartition plus juste et moins destructrice du mal.

Si vous êtes le seul sauveteur disponible sur un champ de bataille jonché de blessés, le triage préconisé par la médecine d'urgence invite à évaluer rapidement tous les blessés pour décider d'un ordre d'intervention qui sauve le plus de vies possible, plutôt qu'à s'arrêter auprès du premier blessé rencontré pour lui donner tous les soins nécessaires sans regarder les autres. Mais certains peuvent trouver moins alarmant, sur le plan moral, de s'arrêter auprès du premier blessé rencontré. Parce que c'est un moyen de se couvrir, d'éviter de prendre une vraie responsabilité dans le combat contre la mort. "Ce n'était peut-être pas un hasard, il y avait un sens, un destin à ce que je rencontre cette personne en premier." Mais c'est s'abriter derrière une vision superstitieuse ou providentielle du sort.

Chaque fois que la catastrophe a frappé l'humanité, le premier réflexe a été de tenter d'expliquer, c'est-à-dire de justifier. L'idée de l'aléa est difficile à supporter moralement : depuis le *Livre de Job*, on connaît le réflexe de se dire que si quelqu'un est frappé, c'est parce qu'il l'a cherché ou l'a mérité – comme si tous les malheureux étaient des coupables qui s'ignorent ! Ou encore que le destin lui a envoyé cette "épreuve" pour le faire grandir et lui donner l'occasion de prouver son mérite – ce qui est encore une ruse de la pensée de la rétribution. Affronter la répartition individuelle du malheur sans attenter à la dignité humaine ni atténuer le scandale : voilà notre défi collectif.

[...] Obligé de faire face à l'extraordinaire, chacun d'entre nous se raccroche à des grilles d'interprétation. On a tous en tête, chacun en fonction de son histoire familiale, de ses références historiques ou de sa culture fictionnelle, des modèles de situations d'urgence où il faut réfléchir vite et se montrer inventifs, penser hors des clous, avoir un temps d'avance sur les autres pour ne pas se faire piéger. Mais je suis frappée de constater à quel point ce que nous vivons aujourd'hui déborde tous ces modèles – ce qui n'empêche pas, d'ailleurs, de puiser des ressources en eux. Je suis d'ailleurs la première à le faire, dans la littérature notamment.

Dans *La Peste*, par exemple, il y a une scène saisissante à laquelle on fait peu référence : l'épisode où le journaliste Rambert, venu faire un reportage à Oran, se trouve reclus dans la ville lorsque celle-ci est mise en quarantaine. Il était là pour trois jours, voilà que les portes se referment ! Évidemment, cette injustice, que lui fait la malchance, le révolte : il veut sortir, il n'est pas "d'ici", lui, il a une fiancée qui l'attend ailleurs, il doit se marier bientôt, toute cette affaire de peste ne le concerne pas !

Les habitants d'Oran, eux, sont là depuis toujours, c'est leur destin collectif, mais lui, il ne fait pas partie de cette collectivité, on ne peut pas lui demander de renoncer à tout ce qui faisait sa vie sur une mauvaise plaisanterie du sort ! Qu'a-t-il à faire avec eux ?

Il emploie donc toutes ses forces à trouver un moyen de sortir – et il finit par y parvenir. Mais c'est à ce moment-là, quand il a l'opportunité de s'échapper, qu'il explique au Dr Rieux qu'il renonce à s'enfuir : il a compris qu'il était "d'ici", qu'il faisait partie de cette histoire, qu'il l'ait ou non voulu. Et pas seulement à cause de la contagion qu'il pourrait porter au dehors. Qu'est-ce que ça veut dire, "être d'ici" ? C'est une question que nous pourrions tous nous poser. [...] Dans cette suspension de tout ce qui faisait notre vie, nous sommes forcés de nous demander ce qui reste et ce qui nous appartient. Nous devons le faire, car la seule ressource morale pour traverser les catastrophes ne peut pas être la seule impatience de revenir au plus vite à la situation antérieure : une quête de l'essentiel, des ressources que l'on peut mobiliser, individuellement ou collectivement, vient de s'ouvrir, et elle concerne tout le monde, chacun depuis son lieu de contribution au monde. [...]

La littérature est remplie de personnages qui voient leur vie s'écrouler et doivent improviser une résistance spirituelle ou morale à l'effondrement de tout ce qui faisait leur vie. Qu'est-ce qu'il reste à ce moment-là, comment faire pour tenir ? Je me suis récemment souvenue d'une formule prononcée par Marmeladov, le pauvre père de la jeune Sonia, la prostituée au grand cœur compagne de Raskolnikov dans *Crime et châtiment*. Au début du roman de Dostoïevski, Marmeladov, à moitié ivre, tient au jeune héros du roman un grand discours terriblement éprouvant sur l'impasse existentielle que représente la misère – quand on n'a "nulle part où aller". "Comprenez-vous, monsieur, ce que cela signifie, n'avoir pas où aller ?"

Mais, sortie de son contexte, cette formule éclaire aussi l'impasse existentielle que nous traversons aujourd'hui : l'internationalisation de la contamination, avec ses destructions en cascade, implique qu'il n'y a plus de lieu où aller vivre, où se réfugier, où se mettre à l'abri du sort collectif. Il va nous falloir réinventer "où vivre", et comment vivre à l'avenir "là où on est". C'est à partir de cette prise de conscience existentielle que nous n'avons pas d'autre lieu où vivre que nous pourrons avancer collectivement : nous faisons partie de ce monde, et il faut réussir à le rendre vivable.

Frédérique Leichter-Flack, "Donner du sens est un des grands enjeux de cette pandémie", Télérama, 24/03/2020, propos recueillis par Olivier Pascal-Mousselard.